morphose n'est pas une résurrection (*contra* p. 98-100). Si on peut comprendre que R. Shorrock contribue à la réhabilitation de Nonnus, il est moins évident qu'il appuie celle du centon ! Selon moi on pourrait tirer plus d'avantage des recherches de R. Shorrock pour l'étude d'Ausone, de Dracontius et d'Ennode que pour l'étude du centon *De ecclesia*. – Au total : un livre véritablement attrayant ! Le fait que Nonnus a écrit d'une part une *Paraphrase de l'évangile de s. Jean*, d'autre part les *Dionysiaques* et que ces deux ouvrages s'appellent mutuellement, même si l'auteur lui-même ne l'a pas toujours voulu, incite le lecteur en effet à s'interroger encore une fois sur les relations entre les religions païennes et le christianisme et entre la culture classique et la culture chrétienne et à examiner leur vérité et leur valeur du point de vue de l'autre parti (voir e.a. à la p. 121 ; cp. la p. 77 : « a small but significant window of communication »). Willy EVENEPOEL

Graham SHIPLEY, *Pseudo-Skylax's Periplous. The Circumnavigation of the Inhabited World. Text, Translation and Commentary.* Exeter, Bristol Phoenix Press, 2011. 1 vol. 13,5 x 21,5 cm, XII-244 p., 20 cartes. Prix : 45 £ (relié) ; 16 £ (broché). ISBN 978-1-904675-82-2 ; 83-9.

Le *Périple de la terre habitée* du pseudo-Scylax n'a guère eu d'influence sur la postérité : peu utilisé durant l'Antiquité, à en juger par les rares références qui y sont faites, édité pour la première fois par D. Hoeschel en 1600, il est intégré par C.W.L. Müller dans les *Geographi Graeci Minores* en 1839 et réédité par B. Fabricius en 1878 ; depuis, il n'a plus été l'objet d'une édition complète. Graham Shipley a dès lors voulu offrir à un large public anglophone (philologues classiques, historiens de l'Antiquité et tous ceux qui s'intéressent à la géographie et à l'histoire maritime anciennes) une nouvelle édition revue de la totalité du texte grec, une traduction anglaise complète – la première dans l'histoire de cette œuvre – et un commentaire solidement documenté. L'introduction, concise et claire, établit le dossier des informations dont on dispose à propos du *Périple de la terre habitée*, tout en mettant en évidence les lacunes de notre savoir. En ce qui concerne l'original grec, G. Shipley rappelle que celui-ci ne nous est fourni que par un seul manuscrit de la fin du XIII^e^ siècle (Parisinus supplément grec 443), qui a suscité trois copies sans intérêt du point de vue d'un éditeur ; ce manuscrit est le reflet d'une sélection de textes géographiques opérée par Marcien d'Héraclée au VI^e^ siècle de notre ère. Le texte du pseudo-Scylax lui-même nous a été transmis dans un état corrompu, caractérisé par de nombreuses fautes de copie, des corrections inappropriées et des erreurs qui figurent déjà dans le modèle ; par ailleurs, la note introductive fournie par le manuscrit parisien est, elle aussi erronée : elle affirme qu'il s'agit d'une circumnavigation de la terre habitée effectuée et racontée par Scylax de Caryanda (fin du VI^e^ siècle av. J.-C.), ce qui est contredit par les faits et par l'analyse interne de l'œuvre. L'existence de Scylax de Caryanda ne peut certes pas être mise en cause, comme l'attestent des témoignages convergents sur son exploration de l'Inde sous le règne de Darius. Or le texte transmis par le manuscrit parisien ne contient aucune mention de l'océan Indien. Par ailleurs, l'analyse interne démontre que le *Périple de la terre habitée* a été composé entre 338-335 et qu'il envisage la description des régions du point de vue d'un Athénien, plutôt

que d'un Carien. Enfin, le *Périple* évoque uniquement l'orbe méditerranéen (en ce compris le Pont-Euxin) et la côte de l'Afrique au-delà du détroit de Gibraltar ; nous sommes donc loin de disposer d'une description de la totalité de la terre habitée. Le contenu de ce texte transmis par un auteur anonyme communément appelé pseudo-Scylax, soulève, lui aussi, plusieurs questions. On constate ainsi que les mesures des distances sont incohérentes, l'auteur s'exprimant tantôt en jours (et en nuits) de navigation, tantôt en stades ; il est vrai que cette absence de standardisation n'a rien d'exceptionnel dans le monde grec. Le propos de l'œuvre n'est pas davantage évident : nonobstant le titre, il ne s'agit pas d'un récit de voyage rapporté par celui qui l'a fait ni d'un manuel de pilote ni d'un texte destiné à un commanditaire d'expéditions lointaines ; nous nous trouvons plutôt face à une compilation intelligente de renseignements de provenance multiple, dont le but pourrait être d'évoquer pour les Grecs, l'ensemble des régions qui leur sont accessibles. Du point de vue strictement géographique, on notera encore que l'auteur a réparti sa matière en fonction des peuples qui occupent les différents territoires, qu'il ne fournit aucune indication de latitude et qu'il dépend de sources variées, dont certaines sont identifiables : Hérodote, Philéas d'Athènes, le *Périple d'Hannon*, Éphore de Cumes ; par ailleurs, le pseudo-Scylax se révèle sensible aux courants philosophico-littéraires de l'Athènes du milieu du IV^e^ siècle, en particulier aux études de la nature réalisées dans le cadre des écoles de Platon et d'Aristote. La rédaction du *Périple de la terre habitée* reflète enfin la « poétique » de ce type d'œuvre : utilisation de formules, qui scandent le texte, force de la narration qui fixe l'attention du lecteur, recours à l'autorité du témoin ou de l'auteur à travers le « je ». Elle n'induit pas moins, de l'aveu même de G. Shipley, un certain ennui, ce qui explique la faible diffusion évoquée au début de ce compte rendu. Le texte grec édité aujourd'hui reflète la version unique fournie par le manuscrit parisien, sans dissimuler ses insuffisances ; il comporte dès lors un minimum de corrections : dans cette perspective, il conserve les variations entre la prononciation attique et la prononciation non attique, la présence ou l'absence d'élision, la présence ou l'absence du « nu » euphonique etc. En revanche, les iotas souscrits superflus ne sont pas notés ; les accents ont été régularisés ; les abréviations et les ligatures attestées sous des formes différentes ont été supprimées au profit des termes complets. Dans le même esprit, la traduction entend refléter sa source, y compris dans ses faiblesses ; c'est pourquoi on y trouve la variation dans le choix du vocabulaire, même si celle-ci est inutile, et la concision voulue par le pseudo-Scylax, alors que celle-ci obscurcit le sens du texte. Le commentaire qui accompagne le texte et sa traduction rassemble les éléments et les arguments qui permettent de constituer les cartes mentales des régions et parties de la terre évoquées dans le *Périple de la terre habitée* : pour chaque donnée d'ordre géographique (noms propres, mesures de distances, réalités du terrain (tourbillons, récifs, caps, golfes etc.), Graham Shipley recoupe l'information avec les témoignages d'autres sources, avec les données archéologiques et avec les analyses de savants prédécesseurs. L'enquête minutieuse met ainsi en avant les certitudes, mais aussi les questions insolubles du *Périple de la terre habitée*, qu'illustrent de façon exemplaire les 20 cartes dessinées par l'auteur et consacrées aux différentes côtes envisagées par le pseudo-Scylax. Une bibliographie des ouvrages anciens et modernes cités et un index sélectif de noms et de *realia* figurent à la fin du volume. Les philologues, les historiens de l'Antiquité en général et

de la géographie ancienne en particulier se réjouiront assurément de disposer d'un pseudo-Scylax, fidèlement restitué, traduit et commenté. Nul ne peut par contre prévoir les réactions d'un public plus large à l'égard du contenu d'une œuvre qui, malgré le talent et les efforts de G. Shipley, n'en mérite pas moins l'épithète « dull », que le remarquable A. Diller lui avait autrefois accolée ; en tout état de cause les amateurs de culture trouveront dans l'introduction un aliment de choix pour leur curiosité. On souhaite dès lors à ce nouveau livre sur le *Périple de la terre habitée* un succès à la hauteur de la recherche minutieuse dont il est l'aboutissement.

Monique MUND-DOPCHIE

W. Martin BLOOMER, *The School of Rome. Latin Studies and the Origins of Liberal Education.* Berkeley-Londres, University of California Press, 2011. 1 vol. 16 x 23,5 cm, VIII-281 p. Prix : 34.95 £. ISBN 978-0-520-25576-0.

À la suite des livres essentiels de Henri-Irénée Marrou, Stanley Bonner et, plus récemment, Teresa Morgan (entre autres), chaque ouvrage qui propose une contribution à la connaissance de l'évolution historique de l'éducation dans l'Antiquité grecque et romaine consiste en une démarche considérable, située à la marge de recherches bien établies et d'un progrès important dans l'exégèse textuelle et dans l'approche des textes anciens. En outre, il s'agit d'une approche double, puisque les domaines du philologue classique et de l'historien de l'éducation y sont parallèles et complémentaires. Dans cette perspective, l'ouvrage de M. Bloomer propose une étude d'ensemble de thématiques relatives à l'éducation à Rome. Le sous-titre présente les arguments-clés de sa recherche, centrée sur l'étude du latin et des sources de la « Liberal Education ». Bloomer éclaire ce concept de « libéral » – qui pourrait donner au lecteur l'impression d'une perspective anachronique : il s'agit de la formation humaniste, dans laquelle l'école a le rôle de promouvoir le sens de l'identité chez les élèves. Dans l'*Introduction. Three Vignettes* (p. 1-8), la structure de l'ouvrage est tracée : Bloomer étudie comment les anciens réfléchissaient sur la possibilité de « mouler » les élèves et comment cette éducation s'est réalisée dans un milieu comme celui de Rome où l'héritage des Grecs, d'un côté, et celui des Étrusques, de l'autre, ont été marquants, tout en maintenant toujours ses caractéristiques. Les premiers chapitres sont consacrés aux idées implicites dans la tradition scolaire romaine. Les derniers, en revanche, montrent les relations entre ces idées et les étudiants. Ce qui émerge est que l'objectif de l'éducation est orienté par une culture rhétorique typique de l'homme romain en tant que citoyen libre, digne de paroles et d'enseignements respectueux, par des leçons de morale et par un savoir-faire intellectuel. Le premier chapitre, *In Search of the Roman School* (p. 9-21), étudie la valeur de l'école soit comme espace physique, soit comme milieu de formation culturelle (sans être nécessairement un espace physique dans la conception moderne du terme). Le deuxième, *First Stories of School* (p. 22-36), présente les sources relatives aux environnements de l'éducation et les différentes dispositions autour de la démarche éducative dans le cours du temps, avec une attention particulière portée au caractère romain des liaisons entre fils et maîtres et une comparaison avec ce que l'on peut lire chez les comiques latins. Le troisième chapitre, *The School of Impudence* (p. 37-52), se concentre sur la